

Les bienveillantes de Jonathan Littell, prix Goncourt 2006

Yvon Poulin

Number 105, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20034ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

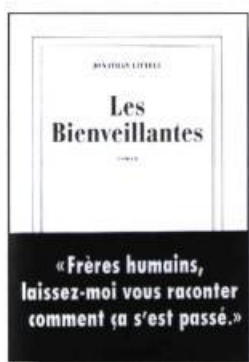
[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, Y. (2006). *Les bienveillantes* de Jonathan Littell, prix Goncourt 2006. *Nuit blanche*,(105), 52–53.

Les bienveillantes de Jonathan Littell,

Par
Yvon Poulin



Je parvins ça et là à organiser des distributions de rations (ailleurs, aussi, on en distribuait sans intervention de ma part) ; je fis ramasser les couvertures des morts pour les donner aux vivants ; je pus faire confisquer des charrettes aux paysans polonais et y entasser des détenus épuisés. Mais le lendemain, lorsque je retrouvais ces mêmes colonnes, les officiers avaient fait fusiller tous ceux qui ne pouvaient pas se relever, et les charrettes étaient presque vides. Je regardais à peine les *Häftlinge*, ce n'était pas leur sort individuel qui me préoccupait, mais leur sort collectif, et de toute façon, ils se ressemblaient tous, c'était une masse grise, sale, puante malgré le froid, indifférenciée, on ne pouvait en saisir que des détails isolés, les écussons, une tête ou des pieds nus, une veste différente des autres ; on ne distinguait qu'avec difficulté les hommes des femmes. Parfois j'apercevais leurs yeux, sous les replis de la couverture, mais ils ne renvoyaient aucun regard, ils étaient vides, entièrement mangés par le besoin de marcher et d'avancer encore.
Les bienveillantes, p. 781.

« Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça c'est passé. » Ainsi débute *Les bienveillantes*¹, le plus extraordinaire roman à être paru depuis des lustres. Celui qui interpelle ainsi le lecteur, c'est Maximilien Aue, ex-officier SS, recyclé après la guerre dans le commerce de la dentelle. Les 900 pages qui suivent racontent, presque au jour le jour, sa traversée de la guerre.

Max Aue est un bel esprit. Brillant juriste, il aime la musique, surtout Rameau et Couperin, lit Platon, Lermontov, Flaubert, éprouve une passion sexuelle dévorante pour sa sœur Una, et est, accessoirement, homosexuel. Très jeune, il joindra les rangs du Parti national-socialiste et sera incorporé aux SS ; on le chargera d'assurer la sécurité du Parti puis, progressivement, d'éliminer les « dégénérés » qui menacent la pureté de la race aryenne : juifs, tsiganes et bolcheviques d'abord, mais aussi malades, handicapés, homosexuels et autres déviants.

Cet idéaliste a fait sienne l'utopie raciste nazie et tue pour elle. Sans plaisir mais sans état d'âme non plus. « Pour nous l'homme ne comptait pour rien, la Nation, l'État étaient tout. » Un monstre, Max Aue ? Pas vraiment. Plutôt un homme ambitieux. Un homme de convictions persuadé du bien-fondé de sa cause. Un homme soucieux de toujours mieux faire, quelle que soit la tâche qu'on lui assigne. Un homme presque ordinaire en somme.

À partir de juin 1941, nous le suivons à la trace. En Ukraine d'abord où nous le voyons se démener dans le chaos des opérations militaires et réaliser toute l'horreur de sa tâche. Bientôt malade d'épuisement, il est envoyé en convalescence dans le Caucase où il se lie d'amitié avec Voss, un spécialiste des langues d'Asie centrale. Soupçonné

d'entretenir avec ce dernier une amitié particulière, il est expédié au front de Stalingrad.

Blessé à la tête, Aue est rapatrié à Berlin où il écume les lieux de pouvoir. Ses interlocuteurs se nomment Himmler, Speer, Eichmann. Affecté à la gestion des camps d'extermination, on lui demande d'étudier la question de la sous-alimentation des détenus. Aue se bat alors pour améliorer le sort des prisonniers mais surtout pour sauver une main-d'œuvre essentielle à la victoire allemande. Le roman s'achève au moment où Max s'enfuit d'un Berlin à feu et à sang.

Brillante reconstitution d'un temps de grande déshumanisation, le livre pose la question des responsabilités à l'égard de la Shoah sous un angle plus complexe que celui du bon opposé au méchant. Qui sont les bourreaux ? « Des hommes ordinaires, bons avec [leurs] proches, indifférents aux autres, et qui plus est, respectueux des lois. » Cette absorption partielle des individus, Jonathan Littell ne l'étend toutefois pas au peuple allemand dont il récuse tout plaidoyer d'innocence fondée sur l'ignorance. Le lecteur lui-même ne s'en tire pas à meilleur compte : « Tout le monde ou presque, dans un ensemble de circonstances donné, fait ce qu'on lui dit de faire ; et excusez-moi, il y a peu de chances pour que vous soyez l'exception, pas plus que moi ».

Stupéfiant premier roman, *Les bienveillantes* est aussi un livre dur, un livre difficile, un livre dérangent. Avec lui, Jonathan Littell fait une entrée fracassante dans le monde de la littérature et s'assure d'emblée une place parmi les grands. **RS**

1. Jonathan Littell, *Les bienveillantes*, Gallimard, Paris, 2006, 900 p. ; 44,95 \$.

prix Goncourt 2006



Jonathan Littell

Photo : © C. Hélie/Gallimard

Quant à notre génération – Best, dans ces discussions, voulait dire par là celle de Thomas et la mienne –, elle n'était pas encore définie : elle était arrivée à l'âge d'homme sous le national-socialisme, mais ne s'était pas confrontée à ses vrais défis. C'était pour cela que nous devions nous préparer, cultiver une discipline sévère, apprendre à nous battre pour notre Volk et si nécessaire détruire nos adversaires, sans haine, sans animosité, pas comme des pontes teutoniques qui se croyaient encore vêtus de peaux de bêtes, mais d'une manière systématique, efficace, raisonnée.

Les bienveillantes, p. 435.

Si donc on souhaite juger les actions allemandes durant cette guerre comme criminelles, c'est à toute l'Allemagne qu'il faut demander des comptes et pas seulement aux Döll. Si Döll s'est retrouvé à Sobibor et son voisin non, c'est un hasard, et Döll n'est pas plus responsable de Sobibor que son voisin plus chanceux ; en même temps, son voisin est aussi responsable de Sobibor, car tous deux servent avec intégrité et dévotion le même pays, ce pays qui a créé Sobibor. Un soldat, lorsqu'il est envoyé au front, ne proteste pas ; non seulement il risque sa vie, mais on l'oblige à tuer, même s'il ne veut pas tuer ; sa volonté abdique ; s'il reste à son poste, c'est un homme vertueux, s'il fuit c'est un déserteur, un traître. L'homme envoyé dans un camp de concentration, comme celui affecté à un Einsatzkommando ou à un bataillon de la police, la plupart du temps ne raisonne pas autrement : il sait que sa volonté n'y est pour rien, et que le hasard seul fait de lui un assassin plutôt qu'un héros, ou un mort.

Les bienveillantes, p. 545.

Jonathan Littell

Jonathan Littell est né à New York, en 1967, dans une famille d'origine juive émigrée de Pologne à la fin du XIX^e siècle. Son père, Richard Littell, fut journaliste au *Newsweek* et est surtout connu comme l'auteur des best-sellers *La compagnie*, *Légendes*, *Les enfants d'Abraham*. En 1985, Jonathan passe son baccalauréat à Paris avant de s'inscrire à Yale en littérature française. Au bout de trois ans, il tourne le dos à la littérature et se consacre à l'action communautaire avec Action contre la faim. Son engagement le mènera en Bosnie, au Nord Caucase, en Afghanistan, en Chine, en Afrique. Il sera à Sarajevo et à Mostar pendant la guerre. À Groznyï lors de la rébellion tchétchène. À Kaboul et au Rwanda. Au Tadjikistan et en Guinée encore.

Un jour, il tombe sur la photo d'une femme couchée dans la neige, le buste dénudé, la tête tordue par une corde. C'est une femme russe que les nazis viennent de pendre. *Les bienveillantes* est né de son obsession pour cette photo. Pendant presque deux ans, il dévore tout ce qui s'est écrit sur l'Allemagne nazie et en particulier toute la littérature touchant le front de l'Est. Il lit également les spécialistes, notamment Ian Kershaw, biographe d'Hitler, Hannah Arendt, philosophe qui a traité de l'antisémitisme et du totalitarisme, Raul Hilberg, spécialiste de la Shoah, et Ulrich Herbert, spécialiste du travail forcé pendant la Seconde Guerre. Polyglotte, il interroge des témoins et des survivants de la guerre en Russie, en Pologne, en Ukraine. Au terme de cette recherche, il s'installe à sa table de travail et écrit *Les bienveillantes* en quatre mois.